

L'espace (public) du jeune (public)



Vendredi 2 mai 2025 de 14h à 17h - Le Boulon, Vieux-Condé
Rencontre organisée par Le Boulon, Pôle Nord et le
Collectif Jeune Public Hauts-de-France



CENTRE NATIONAL
DES ARTS DE LA RUE
ET DE L'ESPACE PUBLIC



Fédération Régionale
des Arts de la Rue
en Hauts-de-France



SCÈNES
D'ENFANCE
HESBÈS - FRANCE



SÉMAINE DU SPECTACLE
VIVANT POUR LES JEUNES
GÉNÉRATIONS

En préambule de la 27^{ème} édition du festival Les Turbulentes, organisé par le **Boulon à Vieux Condé**, avait lieu une rencontre professionnelle autour des questionnements concernant la création dans l'espace public pour le jeune public. Lors de cette rencontre, co-organisée par la fédération nationale des arts de la rue **Pôle-Nord** et le collectif **Jeune Public des Haut-de-France**, il s'agissait à la fois de mettre en lumière des projets artistiques mais aussi d'inspecter les freins, frictions et enjeux de telles entreprises. Pour en parler était invitée Julie Bordenave, journaliste et critique spécialiste de la question de la création dans l'espace public. Cette dernière a dialogué avec Nadja Monnet, anthropologue et ethnographe de l'urbain, Maître de conférence à École Nationale Supérieure d'architecture de Marseille dont les dernières recherches portent sur les liens entre les enfants et l'espace public, et Alix Denambride, directrice artistique de la compagnie Sous X, qui, pour son projet *Adolescences*, a questionné les espaces qu'occupent les adolescent-es dans l'espace public.

Cette rencontre s'inscrit dans la dynamique nationale de l'Enfance des arts, portée par Scènes d'enfance – ASSITEJ France et 16 associations et réseaux nationaux du spectacle vivant. Projet expérimental et collaboratif, l'Enfance des arts a pour ambition de donner une visibilité politique à la création jeune public.

PLANTER LE DÉCOR

En ouvrant la rencontre, Julie Bordenave a proposé de planter le décor en tissant des liens entre le secteur de la création jeune public et celui de la création pour l'espace public. Elle note en effet de nombreux points communs entre ces pratiques : une créativité débordante, un dynamisme indéniable, un maillage du territoire, une adresse au public spécifique et ciblé, ainsi qu'une place prépondérante donnée à la décentralisation. Les deux secteurs ont également en commun d'être peu connus et reconnus, encore aujourd'hui mésestimés et sous-dotés.

La journaliste s'est ensuite risquée à l'exercice périlleux de définir ce qu'est la création pour le jeune public. Pour cette rencontre, il faudra considérer cette dernière comme des pratiques artistiques s'adressant à un public entre 0-3 ans et 18 ans. Il s'agit cependant de ne pas oublier que dans ses valeurs historiques, ancrées dans les années 80, les arts "de la rue" veulent s'adresser aux chalandes, et donc par conséquent à tous-tes. Dès lors, on se demande si on peut nommer cet art tout public, tout en s'interrogeant : parlons-nous de distinction d'âge ? de distinction de classes sociales ?

On note que des espaces dédiés à la création jeune public dans l'espace public ont tout de même vu le jour ces dernières années. La journaliste aborde notamment le **Cour des kids** (Chalon dans la rue) ou encore le festival **Au Bonheur des Mômes** au Grand Bornand (qui existe depuis 1992), le tout en précisant que les propositions dans ce type de lieu sont souvent des pièces transposables de l'espace scénique à celui de la rue. Ces propositions demandent donc un auditoire constitué pour reconstruire une dynamique scénique, sans nécessairement prendre en compte les spécificités de l'espace dans lequel il est joué. S'impose alors une contradiction, en effet, d'après Julie Bordenave, la création dans l'espace public se définit par la prise en compte de son environnement, qui l'intègre, joue avec, pour mieux le décrypter voire le transfigurer. La création est en constante réinvention, épousant les contours de chaque lieu, l'accueillant, se réinventant à partir de son contexte. En somme, elle se doit d'être protéiforme. La journaliste conclut : "l'espace public, ce n'est pas une discipline mais bien un contexte".

La création Jeune Public dans l'espace public pose donc nécessairement la question de la place de l'enfant dans la ville. Dans ce cadre, Julie Bordenave s'adosse à l'ouvrage *Pays d'enfance* (2022) du philosophe Thierry Paquot. Ce dernier définit l'enfant comme un "chercheur d'hors" - hors de l'utérus, de la classe, de la ville - alors même que l'espace du dehors n'est pas encore adapté à lui. Thierry Paquot préconise de considérer la ville comme un "terrain d'aventure", ce qui demanderait de la sécuriser et de s'adapter à une enfance plus mobile et plus libre.

QUELQUES EXEMPLES DE DÉMARCHES DE CRÉATION JEUNE PUBLIC DANS L'ESPACE PUBLIC

Pour rendre concret les démarches possibles de création de spectacles jeune public dans l'espace public, Julie Bordenave a ensuite proposé de s'attarder sur trois exemples.

- Le premier exemple est celui de la compagnie **Entre chien et loup** dirigée par Camille Perreau qui s'adresse à la toute petite enfance (0-3 ans). Le procédé de création prend comme point de départ une frustration empirique. En effet, la metteuse en scène a fait le constat, en côtoyant des enfants lors de festivals, que peu de propositions s'adressaient réellement à tout type d'âge. Camille Perreau a donc cherché à intervenir dans le quotidien infantin. En 2020, la compagnie crée donc la déambulation pour poussette sonorisée *Okami et les quatre saisons du cerisier* durant laquelle 20 enfants poussés par 20 adultes tentent de réenchanter l'espace de la ville. L'enjeu est de rendre proactifs les adultes (iels poussent la poussette), de capter les attentions des enfants et ne pas faire de la présence des adultes une présence invasive. Le spectacle a été soutenu par une partie du réseau des arts de rue mais a majoritairement tourné dans des espaces clos et non en rue (notamment car la pièce a pâti de la sortie de la crise sanitaire et du plan Vigipirate).
- Le deuxième exemple est celui de Magali Chabroud qui est à la tête du **Blöffique Théâtre**. En 2019, elle crée la déambulation fictive *ONIRé* qui se base sur un journal de rêves retrouvé dans une poubelle. Dans cette déambulation, pensée comme un spectacle tout public, les enfants sont devenus gênants pour le bon déroulement des prestations. La metteuse en scène a donc pris la décision de recréer le spectacle en 2020 en y accolant un deuxième parcours parallèle, mais destiné uniquement aux enfants. Par la suite, elle a continué son exploration de la création jeune public (7-10 ans) en proposant en 2021 *La ville du chat obstiné*, dans laquelle il s'agit de chercher à solliciter les enfants sur leurs expériences de la vie. Dans cette pièce, qui suit les protocoles de sorties scolaires, les enfants partent, équipés de stéthoscope et de lunettes de chat, ausculter la ville. Le spectacle est adressé uniquement aux enfants, aucun adulte ne peut y participer. Cette pièce est nourrie des réflexions du sociologue Pierre Geddes, qui explique le fait que la citoyenneté est une compétence à acquérir. Il s'agit donc pour les enfants d'éprouver cet espace sur le mode de la fiction pour se l'approprier.
- Le troisième exemple est celui de la compagnie **Agence de géographie affective** et de son directeur artistique Olivier Villanove. En 2019, la compagnie propose *50 mètres, la légende provisoire* qui est née du constat de l'invisibilisation des enfants dans l'espace public. 50 mètres c'est la distance d'autonomie que nous laissons aux enfants dans nos villes (cette dernière était de 1km pour nos parents et de 7km pour nos grand-parents). Avec sa proposition déambulatoire, le metteur en scène tente de nous mettre au travail ensemble pour explorer la ville avec les enfants à leur hauteur et tente de réduire l'angoisse des adultes. La pièce est co-créée avec des enfants. En effet, le metteur en scène a fait l'école buissonnière avec des groupes d'enfants pour récolter leurs visions d'enfants sur l'espace urbain. Durant la déambulation, équipés de petits GPS et de fils d'Ariane, les enfants partent dans la ville dans une démarche exploratoire et vont jusqu'à se soustraire au regard des adultes pendant une partie de cache-cache.

Si une grande partie des démarches de création jeune public dans l'espace public ont pour lieu de réalisation des espaces urbains, d'autres démarches existent dans des milieux ruraux. On pense par exemple à Juliette Maricourt, apprentie FAI AR (formation des arts de la rue à Marseille) qui, dans son travail autour de l'obscurité, a proposé lors d'une résidence dans le Vaucluse à un groupe d'enfants d'aller en forêt à la rencontre de la nuit.

D'autre part, certaines démarches proposent de s'attarder auprès d'un public adolescent en s'adressant directement à elle-eux. En ce sens, Ema Drouin (Deuxième groupe d'intervention) s'est questionnée, il y a une quinzaine d'années, autour de cette question avec le spectacle *A quoi rêve Peter ? Un essai sur le vertige*. Actuellement, Julien Marchaisseau de la Cie Rara Woulib travaille sur l'espace du skatepark en partant à la rencontre des communautés de skateur.euse.s pour parler de la question de la transformation des espaces urbains. En 2026, le spectacle intitulé *Youth is not a crime* issu de ces temps de rencontre devrait voir le jour.

Certaines compagnies profitent des espaces scolaires pour y faire irruption et proposer des formes pour ces lieux de cloisonnement. On pense au spectacle *Askip* du **Begat Theater** qui invite l'ensemble du public dans des lycées hors du temps scolaire.

Si les compagnies peuvent être moteurs dans ce type de création, il peut arriver que des structures soient aussi à l'initiative de ces démarches. Par exemple, **Le Citron Jaune** (CNAREP - Port Saint Louis du Rhône) a passé commande à la metteuse en scène Pauline Faivre (Cie Les Arts oseurs) et l'autrice pour la jeunesse Sarah Carré (Cie L'Embellie) d'une création jeune public. L'idée est de proposer une pièce pour une jauge entre 300 et 400 personnes qui invite à la présence du jeune public dans l'espace public.

Au mois de juin 2025, pour l'ouverture du Festival de Marseille, le **Badaboum Théâtre** propose une *Manifête* organisée par la chorégraphe Marine Gomes et la scénographe de l'urbain Alice Ruffini. En février 2026, **Le Fourneau** (CNAREP - Brest) inaugure ses nouveaux locaux avec *Creatures*, le carnaval de la colère imaginé par Anne-Sophie Boivin (Collectif Le paradoxe du singe savant).

Ces exemples permettent de démontrer que la création jeune public dans l'espace public bien que marginalisée, reste en ébullition et résolument active.

La journaliste a terminé sa présentation par un court passage en revue de certains projets d'EAC. Elle cite par exemple le **CNAREP Sur le pont** (La Rochelle) qui a ouvert une classe à horaire aménagé art de la rue en 2019. On pense aussi au **PÔLE** (La Seyne-sur-Mer) qui propose un projet intitulé "Occuper l'espace public" depuis 2020, lors duquel une compagnie vient travailler sur le temps long avec 120 élèves de quatre établissements différents.



LES ENFANTS ET L'ESPACE PUBLIC

Après ce tour d'horizon, Nadja Monnet est intervenue pour exposer ses recherches en anthropologie autour de la place des enfants dans l'espace public. Elle a commencé par rappeler qu'à l'automne 2024 le HCFEA (Haut comité de la famille, de l'enfance et de l'âge) a publié un rapport qui constate que les jeunes ne sortent plus et en expliquant qu'il s'agit d'un problème de santé public. En effet, le fait de ne pas sortir a un impact sur notre santé physique (obésité, asthme, problèmes cardiovasculaires...) et mentale (anxiété, dépression...).

Depuis 2006, Lia Karsten et Willem van Vliet, ont mis le doigt sur le fait que les générations sont de plus en plus des générations "d'enfants d'intérieurs". C'est-à-dire des personnes qui sont de moins en moins attirées par les espaces extérieurs et donc nécessairement peu préparées à les affronter. Cependant, ce constat n'est pas si récent. En effet, la lecture de Walter Benjamin dans *Enfance Berlinoise vers 1900*, nous éclaire sur une enfance déjà tournée vers l'intérieur.

Il est important de rappeler de quelle enfance nous parlons. En effet, les enfances sont multiples, dépendantes d'un contexte et d'un milieu (à la fois socio-économique mais aussi physique et géographique). En ce sens, déjà dans les années 1970, l'anthropologue Margaret Mead annonce le fait que, si les notions d'enfance et d'adolescence ne sont pas utilisées au pluriel, ces dernières ne sont pas opérantes.

La chercheuse a ensuite proposé un regard en arrière sur les études des espaces du quotidien des enfants qui ont débuté dans les années 1970. Une équipe pluridisciplinaire menée par Marie-José Chombart de Lauwe s'est penchée sur la question, en faisant suite aux études de l'historien Philippe Ariès qui s'était déjà intéressé aux espaces de l'enfance avec un regard historique. Dans ces différentes études, la place de la voiture est brandie comme facteur de désertion de l'espace public par les enfants. Cependant, les causes de cette désertion sont multifactorielles. On peut citer l'urbanisme fonctionnel, la construction massive et la perte du rapport au vivant par exemple. En s'attardant sur les travaux d'historiens nous pouvons affirmer que ce phénomène s'ancre dès la fin du Moyen-Âge. Au XVe siècle, certains procès, analysés par le médiéviste Didier Lett, démontrent que des pratiques pouvant être intergénérationnelles deviennent peu à peu spécifiquement enfantines. La chercheuse donne notamment l'exemple d'une bataille de pierres à laquelle seuls les enfants ayant moins de 10 ans pourraient légitimement participer. Se profile dès lors une division des âges et des espaces. Plus récemment, l'interdiction du travail infantin et l'obligation d'aller à l'école coupent la rue d'un possible fourmillement d'enfants. Ces derniers sont placés dans des espaces clos (écoles, collèges, lycées, garderie, centre de loisirs...), et participent à des activités extrascolaires qui, comme le démontre Manuel Delgado, réduisent de façon drastique la présence infantine dans les rues. En d'autres termes, la chercheuse explique que chaque âge a son espace et que, en ce sens, les enfants n'ont plus le temps d'être à l'extérieur.

En parallèle de ces mutations, on remarque que des modifications sont apportées à l'intérieur des foyers : les espaces dédiés à l'enfance deviennent plus spéciaux avec la création de chambres d'enfants, on voit apparaître des salles de jeux ou encore une multiplication des accès aux multimédias.

On note également un resserrement de la tâche éducative sur les figures des parents ou des tuteur-ices légaux à qui l'on incombe le bon déroulé de la croissance de l'enfant (en dépit d'un mode d'éducation plus collectif). Cela ayant pour conséquence de mettre en exergue les droits et les devoirs de certains adultes sur certains enfants et donc d'alourdir les responsabilités de chacun-es. Cela peut notamment augmenter les peurs parentales, alimentées par les masses médias, qui font poindre un désir de "protection tout risque" pour les enfants.

LES INITIATIVES POUR PALLIER LA PERTE DE CONTACT AVEC LES DEHORS

Dans cette deuxième partie Nadja Monnet s'est attachée à décrire certaines initiatives imaginées pour tenter de redynamiser le lien entre la jeunesse et les dehors, et peut-être même pour permettre de les reconquérir. La chercheuse nomme "les dehors" autant ce qu'on nomme communément la nature, que les sociabilités extérieures (c'est-à-dire des rencontres en autonomie, hors de la présence adulte).

L'urbaniste Sonia Lavadinho propose par exemple de repenser les espaces publics grâce à des dispositifs de reconfigurations texturés de la ville. Cette dernière parle de "bandes ludiques" dans lesquelles elle cherche à redonner du dénivelé et de l'aspérité à des espaces, pour permettre de trouver des prises avec ces lieux et, par conséquent, un ralentissement favorisant la rencontre entre chaland.

La ville de Bruxelles, quant à elle, a proposé l'idée d'un maillage de jeux au long des trames vertes et bleues (les corridors végétaux et aquatiques permettant à d'autres espèces que l'espèce humaine de traverser nos espaces urbains). C'est l'architecte Aldo Van Eyck, qui a réalisé plus de 700 aires de jeux à Amsterdam après la Seconde Guerre mondiale, qui avait développé l'idée de relier les espaces de jeux dans l'ensemble de la ville afin de les rendre accessibles aux enfants de façon autonome.

Du côté de l'Espagne, l'ancienne maire de Barcelone, Ada Colau, avait tenté d'ouvrir certains îlots d'immeubles de la partie quadrillée de la ville pour les rendre accessibles et en faire des lieux de sociabilité dans le quartier Eixample. En parallèle, la maire a ouvert certaines cours de récréations les weekends et a tenté de repenser la circulation autoroutière en créant de super-îlots piétons. De plus, depuis 2021, les écoles barcelonaises ont un lieu de terre où les enfants peuvent jouer avec de l'eau, des pneus, des planches, etc. Ces démarches font partie des dispositifs mis en place par la ville dans l'objectif de devenir d'ici 2030 une "ville jouable".

En France, la ville d'Avignon a amorcé des modifications dans l'espace des écoles et leurs parvis. L'idée est notamment de connecter les espaces scolaires avec des lieux où les familles pourraient se retrouver après l'école pour ouvrir des espaces de convivialité. L'école se place, en ce sens, comme centre névralgique de la transformation des pratiques des adultes. On note une volonté des communes et métropoles de transformer les écoles pour tenter de transformer la ville. Ces dynamiques sont souvent accompagnées par le label UNICEF, "Villes amies des enfants", initié en Italie en 1996 et basé en partie sur les écrits de Francesco Tonucci.

Pour terminer son intervention, Nadja Monnet s'est penchée sur la notion de terrain d'aventure qui vit, depuis 7 ans, un renouveau en France. Ce concept de l'entre-deux-guerres, issu des pays nordiques, propose de se défaire des aires de jeux standardisées et de co-construire les espaces de jeux avec les enfants. Le premier terrain d'aventure voit le jour à Amsterdam avant d'arriver en Angleterre, puis en France dans les années 1970. Ces espaces ont existé pendant une trentaine d'années, avant de fermer les uns après les autres dans les années 1990. Cependant, le **Ceméa** (Centre d'entraînement aux méthodes actives) des Pays de la Loire a permis de réactiver le concept en 2019. Ces lieux sont donc une forme de réponse à l'enfermement de la jeunesse qui rentre en paradoxe avec le but initial des aires de jeux qui, au moment de leur création à la fin du XIXe siècle, avait pour objectif de mettre en sécurité les enfants en les sortant de l'espace de la rue. Aujourd'hui, comme dans les années 1970, ces espaces sont créés dans le but de reconnecter les enfants avec leurs environnements et avec les lieux naturels.

PREMIER MOMENT DE QUESTIONS

Pendant le temps de questions/réponses avec le public présent, il a été question des initiatives mises en place pour repenser les espaces avec les enfants et pas uniquement pour elle-eux. Nadja Monnet a rappelé que cette préoccupation n'est pas neuve. À titre d'exemple, elle rappelle que les terrains d'aventures ont émergé dès le début des années 1940. Puisque dans les années 1970, le **Group Ludic** (collectif d'architectes-designers) a essayé de repenser les airs de jeux pour donner aux enfants une palette de possibles plus large que des airs de jeux standardisés. La chercheuse a également pointé la difficulté à faire émerger la parole enfantine, avec l'exigence de se mettre à leur hauteur. Elle a rappelé qu'un rapport de recherche collectif a été publié sous le nom *Se mettre en recherche avec les enfants* et que ce dernier est disponible en ligne.

Il a aussi été question de l'idée de reconstituer une agora adultes/enfants pour permettre une réflexion et une adresse plus large pour limiter la segmentation de notre société. Julie Bordenave postule que la question spatiale devient essentielle. En effet, si le fait de jouer dans les classes permet une adresse directe à l'enfance, elle pourrait avoir tendance à segmenter des circulations qui auraient pu être possibles entre adultes et enfants. En ce sens, nous avons également interrogé l'assignation des lieux et le fait que les urbanistes ont tendance à désigner des fonctions pour chaque lieu, ce qui peut avoir pour conséquence d'annihiler les porosités possibles entre les générations.

ADOLESCENCES, LE TÉMOIGNAGE D'ALIX DENAMBRIDE

Après une courte pause, Alix Denambride, directrice artistique de la **Cie Sous X**, a témoigné de son travail autour de la création de la pièce *Adolescences*, qui est une création pour l'espace public et à destination d'un public d'adolescent-es. Alix Denambride a pour volonté, dans sa démarche artistique, de travailler autour de récits sous-représentés. En 2019 son regard s'est porté sur les questions que posent la jeunesse. Pour ce projet, porté en duo avec le photographe Sébastien Normand, les points de départ sont les rencontres inopinées avec des groupes d'adolescent-es lors de temps de résidence ou de repérage dans l'espace public pendant d'autres créations. Le paradoxe de cette présence, régulière dans la ville de personnes absentes des publics lors de représentation, a permis de nourrir un travail autour de l'apparition et de la disparition. Nourri par l'idée de l'adolescence comme *no man's land* social (Pierre Bourdieu), mais aussi comme le lieu de passage d'un état à l'autre, c'est au prisme de ces frictions que la compagnie a pris la décision d'aborder ce sujet.

Il s'agit donc de créer un spectacle par et pour des adolescent-es sur les espaces qu'ils occupent, comment iels les occupent et pour y faire quoi ? Ce travail mêle la photographie, des entretiens et des scènes théâtrales interprétées en *live* avec pour objectif d'ouvrir des espaces singuliers à chaque mise en aviron du projet. En effet, à chaque moment où la pièce est représentée, un protocole sur le temps long est mis en place pour s'adapter aux milieux et conditions de vie des adolescent-es en dont il est question. Des rencontres dans le cadre scolaire autour de la mise en scène photographique permettent une première prise de contact entre plusieurs jeunes et l'équipe artistique. Le contact se poursuit après les rencontres formelles sous la forme d'une invitation à poursuivre un dialogue autour des espaces occupés par les adolescent-es. La metteuse en scène se laisse alors porter par le groupe et son désir de faire découvrir les lieux qui leur sont précieux ou habituels. En parallèle, Alix Denambride mène des entretiens téléphoniques avec des jeunes pour parler avec ceux qui le souhaitent autour de ce qu'est l'adolescence, ce qui permet, par la suite, d'imaginer des mises en scène photographiques. Il s'agit d'aller à l'encontre de photographies prises sur le vif pour pouvoir porter une attention particulière à la façon dont on peut faire image ensemble.

Il s'agit, avec les photographies et les performances *live*, de dés-invisibiliser les récits et les espaces qu'occupe l'adolescence dans l'espace urbain. En effet, un parcours d'exposition est imaginé dans la ville ou le quartier dans lequel se déroule l'action. Cette dernière est la scénographie de la performance à laquelle participent à la fois des professionnel.le.s et les jeunes ayant pris part aux photographies qui racontent et démêlent les problématiques propres à cette période. Le tout est saisi dans le respect de la furtivité de l'adolescence (si la pièce est jouée plusieurs fois dans la journée durant plusieurs jours mais que certain.e.s ne veulent venir que sur certaines dates ils sont libres de le faire).

La pièce a été créée en plein pendant la période du COVID, puis a eu lieu une première fois sur le territoire de St-Etienne (accueillie par Superstrat) en 2021. Ensuite, en 2022, une nouvelle session a eu lieu à Montélimar (accueillie par Le Lux - Scène nationale de Valence) et enfin à Toulouse en 2023 (accueillie par L'Usine - CNAREP Tournefeuille et Toulouse Métropole).



DEUXIÈME MOMENT DE QUESTIONS

Pendant ce temps de question, Alix Denambride s'est attardée à partager avec l'assemblée les retours et ressentis des jeunes à la suite du projet. Les adolescent-es ayant participé-es au projet en ressortent enthousiastes et enjoué-es par le fait d'avoir voix au chapitre. Elle note qu'il pourrait être intéressant de les interroger pour savoir ce qu'ils conservent de cette expérience après quelques années.

Il a aussi été question des freins qui peuvent entraver ce projet. Alix Denambride nomme notamment nôtre (en tant qu'adulte) propre désir de contrôle et le fait que le contact avec les jeunes peut être coupé à n'importe quel moment. Evidemment, les questions économiques freinent la possibilité d'un projet au long cours et donc rendent complexe, dans un contexte de restriction budgétaire, la réalisation d'une rencontre (et donc d'un projet) de qualité. La metteuse en scène a également nommé la présence, parfois pesante, des parents qui bloquent la diffusion (ou production) de certaines photos.

Les freins de la diffusion de projets jeune public dans l'espace public ont également été abordés, notamment en lien avec des questions législatives et sécuritaires, mais aussi de volonté de politique des structures de se lancer dans ce type de propositions. En effet, il semblerait que la porosité entre le réseau jeune public et celui de l'espace public soit limitée. Une des solutions ne pourrait-elle pas être de sortir de la logique de réseau et tenter des formes "hors format" ? On note justement que des structures et des compagnies s'intéressent de plus en plus à cette question et que des dispositifs pourraient être mis en place comme les "contrats résonances", issus d'un séminaire de la D.R.A.C (animé par Pascal Le Brun-Cordier), qui permettra à des territoires de contractualiser avec un artiste et la D.R.A.C un temps long d'exploration.

CONCLUSION

Pour conclure la rencontre, et avant la restitution du CLEA réalisé par Naïm Abdelhakmi (Collectif Ardestop) avec le collègue Jean Jaurès de Vieux-Condé, Estelle Derquenne (directrice de Scènes d'enfance - ASSITEJ France) a pris la parole. Elle a notamment rappelé qu'il y a 5 ans, au moment de la sortie de la crise sanitaire, un grand rendez-vous des acteur.ice.s culturel.le.s avait été initié par ASSITEJ concernant la prise en compte et le soin porté à la jeunesse. Cette rencontre a été une impulsion forte pour décroiser les réseaux et s'investir au long cours pour les enfants. Elle a également rappelé l'importance de donner la place à la jeunesse, notamment au gré de projets engageant leur participation au plateau et au sein des structures. L'association lance donc, à ce propos, un grand chantier sur cette question spécifique afin de questionner les enjeux de l'engagement. Un ensemble de rencontres tourne ainsi autour de cette thématique comme à Lyon le 7 mai, ou à Montreuil le 13 juin. Estelle Derquenne a clôturé la rencontre en invitant, tout à chacun.e.s, à continuer à œuvrer ensemble.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- ARIES Philippe; “L’enfant et la rue, la ville et l’antiville”, in *Essai de mémoire 1943-1983*, Paris, Seuil, 1993, pp.233-255.
- MONNET Nadja, *B comme balançoire, abécédaire de la transformation urbaine*, Paris, Boa, 2023.
- MOREAU Gilles, “Jeunesse et espace public : une mise en perspective”, in *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* (dir. DANIC Isabelle, DAVID Olivier et DEPEAU Sandrine), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, pp.173-183.
- PAQUOT Thierry, *Pays d’enfance*, Paris, Terre Urbaine, 2022.
- ROMAGNY Vincent (dir.), *Politiser l’enfance*, Paris, Burn Aout, 2023.
- TONUCCI Francesco, *La ville des enfants*, Parenthèses, 2019.